

Sous le vernis du Japon

Tout en haut de la rue commerçante s'ouvre une ruelle qui passe inaperçue. En l'empruntant, les rumeurs citadines s'estompent. Elle conduit à un endroit insolite, un refuge au centre de Bayonne, avec une pointe de romantisme, un soupçon d'années folles, le tout entouré sur trois côtés par les hautes façades de vieux immeubles basques. La placette n'est pas étouffée comme on pourrait le penser, courageusement désuète, elle émerge sous le soleil de septembre. Pour animer cet espace minéral, quelques palmiers au tronc élancé qui font penser à des girafes portant une tignasse et un vernis du Japon qui s'étale sans vergogne. Au fond, sur le quatrième côté, après une envolée de marches, un bâtiment rappelle un vieux théâtre. Il sent l'abandon avec sa porte d'entrée clouée de planches et ses grandes baies vitrées ternies par la poussière.

Une vieille dame, cela lui convient mieux que vieille femme, apparaît. Frêle, petite, elle s'appuie sur une canne. Elle est vêtue de noir : chemisier à plastron, petit col plissé, jupe droite qui prend bien la taille restée fine, accentuée par une large ceinture, escarpins pointus et sac porté élégamment sur l'avant-bras. Ses épais cheveux blanc nacré, tirés en queue de cheval, retombent jusqu'à mi-dos. Cette note de jeunesse surprend, on s'attendrait plutôt à un chignon banane ou à des cheveux roulés bas sur la nuque. Des lunettes rondes, cerclées de noir, plaquées sur un nez fin, lui donnent un air de chouette qui se serait trompée d'heure.

Ses pas menus la conduisent au pied du vernis du Japon. C'est à ce moment qu'une habitante de l'immeuble aux colombages rouges ouvre ses volets en les claquant violemment. La vieille dame sursaute. L'autre l'interpelle :

- Hé, madame Lajus, il y a du vent aujourd'hui !

- Comme cela, je respire mieux !

Le ton agacé n'échappe pas à la tapageuse qui continue :

- Hé, madame Lajus, il y a du soleil aujourd'hui !
- Oui ! Le ciel est bleu, les palmiers sont verts et les pigeons roucoulent !
- Hé, madame Lajus, l'amabilité ne vous étouffe pas !

La vieille dame hausse les épaules et reprend sa marche. L'autre referme sa fenêtre bruyamment mais on distingue son ombre immobile derrière le rideau à peine tiré.

Madame Lajus monte lentement les marches qui la conduisent vers le vieux théâtre. Elle s'arrête sous le vernis du Japon, y dépose un bouquet de petites roses qu'elle sort de son sac, pousse énergiquement du pied des pensées qui étaient déjà là. Avec un mouchoir blanc, elle époussette le banc de bois placé à côté et pose sa canne. Elle s'assoit, jambes serrées, dos droit. Elle reste un long moment figée puis semble se détendre. Elle croise les mains sur les cuisses, ferme les yeux et se met à sourire. Un sourire nostalgique, tout juste ébauché.

Cette idiote ne gâchera pas une si belle matinée... Le soleil me réchauffe... Je me souviens... La plage... La tente à rayures bleues et blanches... L'année 1946, quand je suis rentrée à l'école de danse. Les maudits exercices à la barre. Mes orteils qui bleuisaient... Ma mère qui disait que je la remercierai de m'avoir contrainte à pratiquer la danse classique. Tu auras un port de tête magnifique et les efforts te rendront volontaire. Tu as besoin de discipline et ton emploi du temps sera très serré. Pas le temps de traîner pour faire la folle... Papa auprès duquel je m'étais un jour plainte, me disant, ta mère a raison mon chaton, écoute-la. Que pouvais-je faire ? Mais un jour, je l'ai surprise à regarder longuement les deux photos posées sur la table du salon. Sur l'une, elle, environ seize ans, sur l'autre, moi au même âge, assises

sur le même fauteuil en rotin, dans la même position : assise, droite, les bras posés sur les accoudoirs, les cheveux tirés haut sur la tête et enroulés en chignon. Nous regardions derrière l'objectif, loin, sourire à peine dessiné. Des jumelles ! Mon père qui prenait la photo s'était rangé aux directives maternelles une fois de plus et j'avais dû prendre la pose demandée...

Elle vivait par procuration. Alors, je me suis acharnée jusqu'à intégrer le corps de ballet de l'Opéra de Paris, pour la déprécier... En quelque sorte, elle avait ce qu'elle désirait mais c'est moi qui gagnais : j'étais ce qu'elle n'avait pu être.

Puis, il y eu Edouard... Pas assez riche, pas assez beau, un homme de dix ans mon aîné qui soufflait toute la nuit de la musique de sauvage dans un saxophone, entouré de femmes à peine vêtues... Ma mère était capable de proférer de telles obscénités. J'en avais parlé à ma tante maternelle, Joséphine. Laisse-moi réfléchir. Connais-tu bien la famille d'Edouard ? Parents, oncles, tantes, cousins, frères, sœurs ? Il faut trouver un curé, même une bonne sœur, un commerçant qui a pignon sur rue, un adjoint au maire, un pompier qui a sauvé un enfant, un policier qui a arrêté une centaine de truands, oui quoi, une personne qui aurait une certaine réputation ou de bonnes mœurs. S'il n'y en n'a pas, il faut en inventer une, et surtout une crédible. Je me méfiais toujours de ses idées farfelues. On ne peut pas faire ça, tante Joséphine ! Et voilà comment Edouard entra dans la famille, assisté de son cousin, moine cistercien à l'abbaye de Charon près de La Rochelle, qui n'était autre que son meilleur ami, violoncelliste... Toute sa famille avait joué le jeu... Pour la cérémonie, mes parents étaient restés en retrait, contraints d'accepter cette union, et outrés que leur jolie danseuse si douée s'abaisse à vivre avec un saltimbanque... Comme j'ai été heureuse ici dans ce théâtre... Des années à y danser. Edouard, sublime saxophoniste, venant parfois m'y rejoindre... Les

palmiers étaient encore petits... Je ne me lassais jamais d'y entendre le froissement de la brise, comme aujourd'hui.

Madame Lajus ouvre les yeux, se lève lentement, jette au loin les pensées qu'elle avait déjà repoussées du pied. Elle repart sans bruit. On voit toujours la silhouette derrière les rideaux.

Cette pimbêche de Charlotte Lajus, toujours à me narguer sous ma fenêtre ! Comme si ça ne lui suffisait pas de me l'avoir volé... Quand son mari est décédé, elle venait tous les jours, là où elle dansait quand elle était jeune, pour se souvenir du passé qu'elle disait. Et faire des simagrées dans le présent, oui, à prendre des airs de star, à tortiller du popotin et je reste polie. Elle se croyait encore sur la scène. Il la sentait venir, comme si son parfum de vamp remontait jusque-là. Il s'installait à la fenêtre dès qu'elle arrivait. Il ne la quittait pas des yeux... J'avais beau lui dire de venir manger, rien n'y faisait... Je l'ai même frappé un jour, parce qu'il ne mangeait pas ce que je lui avais préparé si soigneusement... Ah, cette garce ! Et quand j'allais me coucher le soir, il restait sur le canapé, le regard hautain... Je ne pouvais pas laisser faire ça... Ce jour-là, je suis sortie de mes gonds, trop vite, oui, sans réfléchir, comme à chaque fois qu'on se met en colère, je l'ai mis dehors et j'ai refermé la porte. Tout de suite après, j'ai regretté, mais il avait vite filé... comme s'il n'attendait que ça depuis longtemps... J'ai passé des jours et des nuits à le chercher. Il n'est plus jamais revenu. Il me manquait malgré son sale caractère... Si cette salope n'était pas venue tous les jours, il serait resté avec moi... Il descendait quelquefois et s'approchait d'elle... Un après-midi, je l'ai suivie pour savoir où elle habitait et je l'ai vu lui, qui l'attendait à sa fenêtre. Il avait maigri. Sûr

qu'elle ne lui préparait pas ses repas préférés... Comme avant, il avait son regard charmeur.

Il avait dû me voir parce qu'il s'est détourné...

Et maintenant qu'elle est partie, je vais jeter les roses qu'elle a apportées. Dans la poubelle, oui. C'est leur place... A sa mort, elle était venue me voir. Elle ne savait pas où l'enterrer. Je lui ai dit sous le vernis du Japon, comme ça, j'aurais pu dire autre chose... Le soir quand tout le monde s'est endormi, j'ai creusé un trou sous l'arbre et je suis remontée. Elle a dû venir y placer la boîte dans la nuit. Quand je suis descendue très tôt le matin, il y avait des petites roses dessus que j'ai jetées au loin et j'ai rebouché le trou. Sur la tombe, j'ai étalé des pensées mais elle est arrivée plus tard et les a repoussées pour y déposer ses roses... C'est comme ça tous les jours depuis qu'on a enterré mon Moïse, c'était le nom que je lui avais donné après l'avoir trouvé encore tout jeune chaton dans un caniveau.

La femme quitte la fenêtre et descend sur la placette, se dirige vers le vernis du Japon, dépose quelques pensées, jette au loin les roses apportées quelques instants plus tôt, puis s'éloigne d'un pas vif vers la porte de son immeuble. La place retombe dans sa torpeur.